

nait du marché de Phalsbourg était-il traversé jusqu'aux os.

Le vieux Kasper, enfoncé dans son grand fauteuil, près du poêle qui soufflait, l'avait accueilli d'un signe de tête affectueux et avait tendu vers lui sa main ridée et tremblante. Il aimait le taudier, car il le connaissait depuis bien des années déjà et il savait que l'on pouvait compter sur lui. Aussi quand ils se réunissaient, à la fin du jour dans la salle sombre, bien sûrs d'être seuls et de n'être pas écoutés, il fallait les voir, ces bons vieux dont les jours étaient comptés, s'entretenant d'espoirs et caressant leur chimère, le regard tourné vers l'étroite fenêtre encore toute flamboyante des feux de l'astre qui venait de rouler là-bas, derrière les collines bleues, dans le pays regretté, ainsi qu'un énorme globe d'or.

Ce soir-là, les nouvelles que Roderik rapportait de Phalsbourg étaient plus intéressantes que de coutume et plus amères aussi pour les annexés. La germanisation du pays commençait, elle était menée avec une vigueur tout exceptionnelle. Dans les écoles, les livres d'origine française étaient impitoyablement confisqués ; des arrestations avaient lieu ; des mesures révoltantes étaient prises ; des condamnations étaient prononcées contre des conscrits qui avaient mêlé des couleurs françaises à leurs rubans ; la femme d'un bourgeois des environs de Saverne avait même été expulsée parce qu'on avait découvert dans ses vêtements les éternelles trois couleurs.

— Ah ! ces couleurs françaises ! disait le taudier, c'est ce qui leur tient le plus au cœur, voyez-vous, Kasper ?

Et il racontait d'amusantes mystifications ; le drapeau français figuré par trois femmes : l'une de bleu, l'autre de blanc, la troisième de rose se promenant côte à côte sous les yeux des officiers impuissants. Et la farce du vieux Collets, le teinturier, qui, ayant mis la main sur une demi-douzaine de cigognes, avait teint le dessous de leurs ailes et les avait laissées s'envoler ensuite, si bien que les Allemands ne pouvaient lever le nez sans voir planer au-dessus d'eux les trois couleurs françaises.

— Oh ! s'écria Kasper, si j'étais encore enfant !...

Et il demeurait les mains sur les bras de son fauteuil, légèrement penché en avant, silencieux, le regard perdu dans le vague, souriant à un souvenir, à une folle équipée d'enfant qui avait failli lui coûter la vie ainsi qu'à ses proches.

C'était après l'entrée des armées alliées ; enfant fluet et grêle, comme pouvait l'être aujourd'hui son petit-fils, il avait imaginé d'aller accrocher un drapeau à la pointe du clocher. L'opération était des plus dangereuses, le clocher était élevé, couvert d'ardoises lisses, sans autre point d'appui que le léger paratonnerre qui descendait de la croix et rampait sur son toit aigu comme une aiguille. C'était miracle qu'il ne se soit pas rompu les os. Le lendemain, dès qu'on avait aperçu le drapeau, on avait en vain essayé de l'atteindre à l'aide d'échelles ajoutées les unes aux autres ; des primes avaient été offertes ; un homme, qui passait pour être d'une très grande adresse, avait consenti à tenter l'aventure, mais, pris de vertige, on l'avait vu glisser, puis tournoyer dans l'espace pour venir s'abattre et s'écraser sur les cailloux de la place. Bref ! on avait dû y renoncer et le temps seul, la pluie et le vent eurent raison de la loque tricolore.

— Eh bien ! oui, conclut le vieillard, si j'étais gamin je recommencerais encore, malgré le danger. Ils deviendraient fous en voyant le drapeau flotter là-haut sans pouvoir l'enlever !...

Il s'arrêta sur un geste de Lisbeth, qui lui montrait dans le coin le plus sombre de la salle, entre les rideaux de serge du lit, une figure douloureuse et pâle, percée de deux grands yeux noirs, brûlant de fièvre.

C'était le petit Karl qui écoutait le récit.

Le lendemain, quand le vieux Kasper, qui avait conservé, malgré son âge, ses habitudes matinales, vint s'asseoir devant sa porte pour manger sa soupe au lard, on n'apercevait plus de trace de la bourrasque de la veille. Le soleil se levait dans un ciel frais et achevait de dissiper les lambeaux des nuées qui traînaient encore dans l'azur ; les arbres au feuillage lavé par la pluie se couvraient autour d'eux leurs dernières gouttelettes ; des vols d'oiseaux coupaient le ciel.

Soudain, le vieillard se dressa, muet d'étonnement, la cuillère en l'air, l'œil dilatée, frémissant... Ses mains s'ouvrirent, abandonnant le bol fumant qui roula à terre.

Un tremblement convulsif agitait tout son être : ses vieilles jambes manquèrent sous lui et il retomba sur son banc, sans voix, tandis que, dans sa poitrine, son cœur allait comme un battant de cloche.

C'est que, là-bas, en face de lui, à l'autre bout de la place, il venait d'apercevoir l'aiguille du clocher et que, tout en haut, à l'extrémité de la croix de fer, un drapeau tricolore clappait dans le vent.

C'en était trop pour le pauvre vieux. Le docteur qu'on alla chercher arriva au moment où il expirait.

Comme l'homme de l'art allait se retirer, la vieille maman Kasper le retint par le pan de sa houppelande et, l'entraînant derrière la maison, elle le fit entrer dans un petit cellier où, sur des draps ensanglantés gisait un enfant au visage livide, le crâne ouvert, la poitrine défoncée, mais respirant encore.

Le regard du médecin courut du petit moribond au clocher de l'église autour de laquelle on s'attroupait déjà.

— C'est lui ?

— Oui... on vient de le ramasser sur la place.

Le médecin se pencha sur le pauvre corps disloqué et l'examina.

— Eh bien ? interrogea Lisbeth au milieu des larmes.

— Rien à faire, dit le docteur, il va mourir.

GEORGES GUILLAUMOT.

Promenade à travers l'Exposition Universelle

Il y a quelques jours, la ville de Paris présentait un spectacle extraordinaire. Partout sur les larges rues et les vastes boulevards, on apercevait une foule énorme en habits de fête se diriger à grands flots vers un point commun. Une animation incroyable régnait dans la grande cité, partout des banderoles, partout des étendards, partout des guirlandes de fleurs, des arcs de triomphes annonçaient un jour solennel. Que se préparait-il donc ? Pourquoi ces cris de joie, pourquoi ces chants d'allégresse ? de quel vainqueur célébrait-on donc la gloire, de quel conquérant allait-on acclamer le triomphe ?

Ce vainqueur sublime et ce conquérant pacifique, c'était : Le Travail !

Oui, mes amis, c'était bien le travail qu'on fêtait à Paris, le travail qui a conquis le monde, qui a changé la face de l'univers, qui a civilisé l'homme qui lui rend la vie plus commode, plus facile et plus agréable et qui, ce jour-là, avait élevé dans la grande ville, pour les exposer aux yeux de l'univers, les plus beaux chefs d'œuvre qui sortirent jamais de ses mains.

Et voilà pourquoi, des extrémités du monde entier, des peuples sans nombre étaient accourus à Paris, ayant pour seul cri de ralliement ce mot magique : — L'Exposition Universelle !

Et voilà pourquoi aussi tous étaient si joyeux, si heureux de venir saluer ce grand conquérant dont je vous parlais tout à l'heure, conquérant qui s'est emparé de toute la terre sans verser le sang des hommes et dont le chemin de triomphe ne fut point ce jour-là arrosé par les larmes des veuves et des orphelins !

Oui, on venait à l'Exposition : Français, Anglais, Espagnols, Italiens, Arabes, Indiens, Persans, tous les peuples en un mot s'étaient rencontrés fraternellement dans ce colossal pèlerinage où le travail leur avait promis des spectacles comme le monde n'en avait encore jamais vus !

Dans cette grande fête de la paix, ce furent des paroles de paix et de bonté qui les accueillirent, et les discours des chefs de l'Etat furent un gage de tranquillité au milieu des temps orageux que semble traverser la vieille Europe.

Le soir de ce jour mémorable du 5 mai, où l'Exposition fut déclarée ouverte, les fêtes splendides se prolongèrent longtemps dans la nuit.

Au moment où le soir allait étendre ses ombres

épaisses sur la grande ville, on vit tout à coup, dans les immenses jardins du Trocadéro, s'épanouir des milliers de fleurs lumineuses. Les parterres, les massifs superbes en étaient pleins, on se serait cru au milieu d'un pays de fées, puis l'énorme palais s'illumina soudain avec sa majestueuse colonnade et ses tours élégantes. Durant ce même instant, une immense lueur embrasait l'horizon, et plus d'un million de spectateurs réunis ensemble sur les terrains de l'Exposition laissèrent échapper des cris d'admiration : la colossale tour de mille pieds était en feu de la base au faite.

On pouvait la voir d'une distance de plus de cent milles, s'élançant dans le ciel comme un astre nouveau. Son arcade lumineuse n'était plus qu'une voûte de feu. Ses galeries, ses colonnes, ses fers aux courbes gracieuses se dessinaient dans l'obscurité comme en plein jour, tandis que son phare puissant lançait au loin dans l'espace ses rayons bleus, blancs et rouges, aux couleurs françaises, aux couleurs de cette France sur qui ses ennemis voudraient faire retomber toutes les responsabilités, tandis qu'elle ne les convie qu'à la concorde et à la paix !

De tous côtés, les édifices, les palais, les dômes, les maisons, se couvraient des lueurs d'une brillante illumination, la plus belle que les hommes aient jamais organisée. Tout resplendissait, jusqu'aux fontaines monumentales qui ornent le palais de l'Exposition ; éclairées en dessous par la lumière électrique, elle ressemblaient à des feux d'artifice continus sans fumée, sans odeur et sans danger. Les cascades lumineuses retombaient les unes sur les autres avec des nuances différentes comme des pluies de perles et de pierres précieuses de toutes couleurs qui offraient un coup d'œil magique. Ce n'est pas tout, voici que la rivière de la Seine elle-même se couvrait de lumières. Des bateaux innombrables la parcouraient enguirlandés de feux depuis la ligne de flottaison jusqu'en haut des mats. Sur l'onde même éclataient des feux de bengale aux couleurs splendides ; c'était une véritable féerie comme Paris, si fécond pourtant en fêtes magnifiques, n'en avait encore jamais vu même dans ses plus grands jours de gloire !

Partout le peuple, ivre d'enthousiasme, parcourait les rues, acclamant les troupes qui avaient formé une immense promenade aux flambeaux ; et l'allégresse éclatait partout, car ce jour était plus beau que le lendemain d'une victoire.

Telles furent en partie, et dans un bien rapide aperçu, les fêtes qui inaugurèrent le jour de l'ouverture de la grande Exposition Universelle.

Si vous le voulez bien, chaque semaine nous nous promènerons, par la pensée, sinon effectivement à travers ces immenses palais. Je m'efforcerai de donner aux bienveillants lecteurs et aux aimables lectrices du MONDE ILLUSTRÉ une description exacte de toutes les merveilles qu'on y rencontre, afin de leur faire oublier, s'il est possible, le chagrin que beaucoup éprouvent, j'en suis sûr, de n'avoir pu se rendre eux-mêmes jusqu'à Paris.

J. Colomier

A Mlle EUGÉNIE TESSIER

A L'OCCASION DE SON PROCHAIN DÉPART DU CANADA

J'ai fait un bien singulier songe, cette nuit. Voulez-vous que je le raconte ? Vous y consentez ? Eh bien, je vais vous le narrer.

Je ne puis dire comment, mais tout à coup je me trouvai transporté dans une vallée charmante. Ah ! que tout ce qui m'entoure est magnifique. Figurez-vous une vaste étendue de terre, recouverte d'un moelleux tapis disputant à l'émeraude sa verte et vivifiante couleur ; ça et là, jetées avec une grâce exquise, quantité de fleurs ouvrant vers le ciel leurs corolles épanouies et parfumant l'air de leur arôme divin. Au loin, comme fond à ce tableau si riant, de hautes montagnes dessinant leurs courbes capricieuses sur le plus beau firmament que j'aie vu de ma vie.

Au milieu de cette verdoyante campagne, de même qu'un long ruban bleu, serpente une petite rivière à l'eau pure et rendue cristalline par le soleil qui vient y refléter ses rayons ardents.